

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - (1) 45 51 34 14



L'Héritage du Vercors

« Les grandes épreuves d'un peuple, s'il n'en tire ni grandes leçons, ni grands desseins, pèsent indéfiniment sur lui ».

Général de Gaulle, discours du 25.7.49

Lorsque nous étions dans les prisons ou dans les camps, pendant les interminables appels ou les rudes épreuves du travail forcé, nos pensées se sont le plus souvent portées vers ceux qui continuaient le combat. Ils portaient l'honneur de la France, blessée par la défaite et plus gravement encore par les crimes de Vichy.

Certaines parmi nous avaient participé aux combats des maquis. Toutes nous nous étions engagées pour les préparer. Si misérables que nous étions alors parmi les populations du camp, nous sentions peu à peu nos camarades étrangers recommencer à croire en la France. Ainsi le 14 juillet 1944, une délégation de Polonaises venait me remettre un mouchoir brodé de l'aigle polonais et du drapeau tricolore (1), une chorale clandestine tchèque chantait en hommage à notre pays « Hymne au soleil » de Smetana. Une pauvre Russe, encore plus démunie que les Françaises, m'offrait sa ration de pain, « pour remercier les soldats de la Résistance ».

Tous ces souvenirs ont accompagné notre rencontre du Vercors avec des femmes et des hommes ayant secoué la défaite qui pesait sur leurs épaules. Leur désir de servir n'était accompagné d'aucun intérêt propre, avant de combattre, ils avaient accepté des mois et des mois d'entraînement intense, dans des conditions d'existence très difficiles. Accueillies par les anciens maquisards du Vercors comme des sœurs d'un même engagement nous avons ensemble honoré nos morts, ceux des leurs dont le nom est rappelé sur les tombes de ces bouleversants cimetières de montagne, et les nôtres pour lesquelles il n'y a pas de tombeau.

Pour l'histoire et grâce à eux, « la bataille de France aura été la Bataille de la France » (2). Depuis les premiers engagements des Français Libres et des Résistants jusqu'aux ultimes combats comme ceux du Vercors, notre but a été de participer à la libération de la France. Ainsi, notre pays humilié, bafoué, a-t-il été présent à la « table des vainqueurs ».

Le prix en a été terriblement payé par toute une population solidaire des combattants. Elle a accepté le risque de les nourrir, de les cacher, de les renseigner. Par son effroyable répression, l'ennemi a cru anéantir cette solidarité sans laquelle les maquisards ne pouvaient plus survivre. C'est l'inverse qui s'est passé : leurs fermes brûlées, les hommes rejoignaient les partisans, une famille massacrée, c'étaient dix autres qui continuaient la relève.

En lisant les noms des seize jeunes gens fusillés comme otages dans la cour de ferme de la Chapelle-en-Vercors, puis incendiés avec tout le village ; en découvrant avec douleur le sort de la famille Blanc, (onze personnes dont un bébé de 18 mois et une petite Arlette de 12 ans qui a agonisé une semaine dans les ruines de sa maison, les jambes bloquées, suppliant en vain les soldats allemands de lui donner à boire), nous nous disions qu'un pays libéré à ce prix a le devoir de refuser un médiocre destin : les compromissions, les lâchetés, la servitude de l'argent, les basses luttes politiques, sont indignes de si nobles et terribles sacrifices. Accepter une course forcenée vers davantage de richesse, une trop sélective technicité qui laisse en arrière de plus en plus de nos concitoyens, cela va à l'encontre de notre devise républicaine : liberté, égalité, fraternité.

Les maquisards, les habitants du Vercors ont lutté, se sont sacrifiés pour une patrie dont ils étaient fiers. Il y a d'autres hontes que la défaite militaire. Nous, les survivantes, beaucoup de Français avec nous, nous entendons aussi rester fiers de notre pays. Les pauvres voix qui se sont tuées dans les brasiers du Vercors nous ont laissé l'honneur de la France en héritage.

Geneviève de Gaulle Anthonioz

(1) Ce mouchoir se trouve exposé au Musée des Compagnons de la Libération.

(2) Discours du Général de Gaulle du 6 juin 1944.



Mur des seize fusillés. La Chapelle-en-Vercors. (C.R. de notre rencontre interrégionale dans le prochain « Voix et Visages »).

4° P. 4616

La « BANDE A SIDONIE » (suite)

Rappelons que la « Bande à Sidonie » est devenue le réseau « Georges France 31 » (cf V.V., n° 238, jv-jv 1994).

[...] Relié à la fois aux Anglais de l'Intelligence Service et aux Français du B.C.R.A., le réseau « Georges France 31 » poursuivit son activité jusqu'en mai 1942, mais perdit de son efficacité à partir de mars de cette même année. A cette date, les contacts avec Londres furent interrompus. Turban, Le Neveu et Louis Le Deuf furent arrêtés au début de ce mois. Le Neveu aurait été arrêté à son retour d'Angleterre où il était parti prendre des instructions et un nouveau code de transmission. Il avait été dénoncé par un Français au service des Allemands qui était parvenu à s'introduire dans le groupe. La « Bande à Sidonie » chercha alors un nouveau contact pour transmettre ses informations à Londres. Elle trouva une filière dans un groupe parallèle qui, hélas, était infiltré par des agents doubles. Un homme se présenta, et comme il venait d'un réseau dans lequel Louis Le Deuf, avant son arrestation, avait signalé un suspect, il fut mis à l'épreuve... Cet homme démontra qu'il était, effectivement, en lien avec Londres en faisant attaquer, par les Anglais, une défense indiquée par la « Bande à Sidonie » au jour et à l'heure dite. Hélas ! Ce « Roger » était, en fait, un agent double. Il était accompagné d'un certain « Bob », se disant Canadien, en réalité agent du contre-espionnage allemand.

Peu auparavant, lors des premières arrestations, Londres avait averti : « Groupe entièrement repéré par l'ennemi ; cessez tout travail ! » Personne ne voulut s'arrêter et la réponse dénote bien l'état d'esprit régnant au sein du réseau, de même qu'une méconnaissance totale de la technique de sécurité des agents secrets : « Avons, depuis le début des hostilités, fait le sacrifice de notre vie. Continuerons à travailler comme par le passé ». Ils refusèrent la « mise au vert » souvent salubre dans une situation semblable. Le 22 mai 1942, les 14 membres de la « Bande à Sidonie » furent arrêtés, tôt le matin, tous à la même heure, à Bréhat, Tréguier, Lannion, Perros, Saint-Brieuc et Rennes. Après un premier regroupement à Saint-Brieuc, caserne Charner, tous se retrouvèrent dans le hall de la prison de Rennes où ils se rendirent compte du désastre et de la trahison de « Roger ». Ils furent ensuite convoyés jusqu'à Angers, où l'Abwehr avait son principal centre pour l'Ouest. Ils y subirent les premiers interrogatoires. Tous les plans et documents remis à « Roger » étaient étalés sur la table... Les prévenus furent laissés sans nourriture, et furent menacés, maltraités... Ils s'attendaient à être fusillés d'un instant à l'autre.

Les enquêteurs qui interrogeaient les détenus voulaient obtenir des renseignements concernant le réseau. Après une période de refus total de parler, les membres du groupe donnèrent des informations erronées pour brouiller les pistes. Ils étaient maintenus au secret, isolés les uns des autres. Mais ils arrivaient cependant à communiquer entre eux en frappant sur le mur de leur cellule et en parlant, par le vasistas, entre deux rondes, au risque encore de se faire prendre et sévèrement punir.

Au bout de deux mois et demi, les détenus furent transférés à Paris, les hommes à Fresnes, les trois femmes (Mme Wilborts, sa fille Yvette, et une jeune fille de Tréguier) à la 2^e Division de la prison de la Santé, Division punitive, d'où partaient, souvent, à l'aube, les otages ou les condamnés, pour être fusillés... Au cours de l'automne, cette Division fut supprimée et les détenues transférées à Fresnes. Mme Wilborts et sa fille purent faire passer un message à M. Wilborts. Celui-ci partit, peu après, pour le camp de Compiègne où il eut le droit de recevoir des colis. A Fresnes, Mme Wilborts et sa fille apprirent l'arrestation de l'abbé Bideaux, membre de la famille, pris dans une autre affaire. Mme Wilborts et sa fille sont restées au secret, isolées, sans lettres, sans colis, durant neuf mois. Les interrogatoires par la Gestapo avaient repris, rue des Saussaies, et les détenues furent averties qu'elles devaient se considérer comme condamnées à mort ; elles étaient classées « NN » : « Nacht und Nebel » (Nuit et Brouillard), c'est-à-dire qu'elles devaient disparaître dans les camps de concentration... sans laisser de trace !...

M. Wilborts n'était pas classé « NN ». A Compiègne, il avait bénéficié de colis et de lainages, envoyés par Mme Saint-Martin, mère de Mme Wilborts. Il était invalide de la guerre de 1914 et Commandeur de la Légion d'Honneur, ce que les Allemands respectaient encore... parfois ! Le docteur Wilborts fut déporté à Buchenwald, en Thuringe (ex R.D.A.) au début de février 1944. Il y fut dépouillé de tout, et ne survécut qu'un mois. Le monument aux Morts de Bréhat porte l'ins-

cription : Adrien Wilborts, Buchenwald. Sur la tombe familiale, dans le cimetière jouxtant l'église, à droite de la grille du fond, on peut lire l'inscription : « A la mémoire du Docteur Wilborts, Commandeur de la Légion d'Honneur, Mort pour la France à Buchenwald. 1885-1944 ». Devant le monument funéraire, une petite plaque-souvenir : « Les déportés et internés patriotes à leur cher camarade martyr ».

Mme Wilborts et sa fille, ainsi que cinq autres Bretonnes du réseau, furent envoyées à Ravensbrück, camp de concentration réservé aux femmes, où elles arrivèrent le 31 Juillet 1943. A l'approche des armées soviétiques, elles furent transférées, le 2 mars 1945, en Autriche, au camp de Mauthausen, près de Linz, sur le Danube. « Qualifié officiellement de " Centre d'Extermination du 3^e degré ", le Konzentrationslager de Mauthausen était familièrement défini " Moulin à Os " par les fonctionnaires de l'Office Central de Gestion Economique SS. La condition des détenus classés " NN " y dépassait en horreur celle de tous les autres » a écrit le colonel Rémy. Le convoi, comprenant un millier de femmes aurait dû disparaître... Il fut sauvé grâce à l'intervention de Bernadotte auprès de Himmler, contrevenant aux ordres d'Hitler pour essayer de se sauver lui-même. A la Libération, des convois de la Croix Rouge ramenèrent ces anciennes déportées en Suisse où elles furent soignées, puis rapatriées. En arrivant en France, Mme Wilborts et Yvette apprirent le décès de M. Wilborts. Connaissant les conditions de séjour dans les camps, elles s'attendaient à ne pas le revoir... Mme Wilborts, dont la santé avait été fortement ébranlée, mourut d'une congestion cérébrale en 1957. La pierre tombale porte l'inscription : « Mme Wilborts, née Suzanne Saint-Martin, ancienne déportée. 1957 ».

Pendant la Résistance et la Déportation, Yvette porta son deuxième prénom, Marie-José, qu'elle a conservé depuis lors. A son retour, elle reprit ses études de Biologie et Sciences humaines, jusqu'au Doctorat d'Etat. Marie-José Wilborts se maria en 1947 à M. Chombart de Lauwe qui s'était évadé de France durant la guerre. Traversant l'Espagne, il avait rejoint les Forces Alliées en Afrique du Nord. Pilote de chasse, il participa ensuite au débarquement en France. Actuellement Directeur de Recherche honoraire au Centre National de la Recherche Scientifique, Mme Chombart de Lauwe continue à être active à la Ligue des Droits de l'Homme, au Conseil français pour les Droits de l'Enfant qui surveille l'application, en France, de la Convention internationale sur les Droits de l'Enfant, et dans l'animation d'associations de Déportés.

Évoquant l'anéantissement du réseau, la « Bande à Sidonie », certaines personnes diront peut-être : « Ils furent imprudents ! » « Certes !, répond Mme Chombart de Lauwe, mais sans le grand courage de ceux qui furent les premiers à se lancer dans l'action, les réseaux n'auraient pas pu être créés. Les Occupants avaient d'ailleurs assez vite compris que les affiches de menaces ou d'annonces d'exécutions augmentaient les rangs de la Résistance. Il y eut cependant des survivants... Ils sont encore là pour témoigner, pour que les leçons du passé servent à condamner les crimes du Nazisme et toute atteinte au respect de la personne humaine ». Dans un livre intitulé « Par les nuits les plus longues », Roger Huguen précise : « Le bilan de l'activité de ces chaînes d'évasion peut paraître, à première vue, bien modeste ! Pour quelques passages réussis, combien de patriotes disparus ! Ces hommes et femmes de la meilleure trempe qui, dans des conditions particulièrement difficiles, au milieu d'une atmosphère déprimante, avaient pris l'initiative de constituer des filières, se trouvaient ainsi éliminés. Ils furent les premiers à subir le lourd handicap de l'improvisation, à souffrir des conséquences de l'inexpérience en ce domaine de la lutte clandestine. Mais c'est grâce à eux, à ce qu'ils réalisèrent dans cette période initiale de l'Occupation, que les services britanniques se rendirent compte des énormes possibilités de la Résistance en matière d'évasion. Il faut reconnaître qu'ils surent, à la fois, tirer profit des rapports des évadés et dégager des enseignements des échecs douloureux enregistrés. Sur les ruines des réseaux démantelés, ils purent bâtir des filières solides et efficaces ».

Extraits du bulletin « Courlis » n° 6 et 7, 1993.

Un pèlerinage pour le cinquantième anniversaire de la libération de Ravensbrück est prévu le dimanche 23 avril 1995. Nous vous communiquerons toutes les informations sur ce sujet dans le prochain bulletin mais cela simplifierait grandement le travail d'organisation de savoir celles d'entre nous qui envisagent de s'y rendre. Merci de faire part rapidement de vos projets au siège de l'ADIR.

GERMAINE DE RENTY



Le sort, l'ordre alphabétique Renty-Rousseau nous a rapprochées le premier jour ; l'admiration que je lui ai vouée d'emblée, l'affection très profonde qui nous a unies de plus en plus étroitement : tout nous a soudées jusqu'au dernier jour.

Si Germaine a tout été pour moi, elle a été pour nos compagnes « 57 000 » une inspiration un modèle, très souvent le recours. Sans jamais s'imposer ni se pousser en avant, elle a fait comprendre qu'elle saurait écouter, épauler, réconforter. Elle a souffert autant que les plus anxieuses, mais n'en parlait que très rarement. Pourtant, elle savait d'une intuition absolue, que son mari ne supporterait pas la déportation, ni physiquement ni moralement.

Elle s'est donc imposé une ligne de survie, l'obligation de faire tout ce qui restait en son pouvoir pour rentrer. Une seule idée l'a hantée, soutenue : finir l'éducation ou la formation de ses enfants, surtout la plus jeune, reformer une famille.

Qui l'a vue dans les dernières années de sa vie entourée de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants sait à quel point elle a réussi. Mamaine était visitée, choyée. Les petits l'ont aimé par élan, non par contrainte, ils ont joué dans ses pieds, habillé et déshabillé « sa » propre poupée d'enfant, la belle dame en manteau mauve, usé de tous les jouets qui les attendaient sur le canapé. Elle avait pour eux toute la tendresse du monde. Ils la lui rendaient.

Au camp, jeune quarantaine, mince, élanée, elle avait gardé une allure époustouflante sous les accoutrements que vous connaissez bien : notre convoi n'a pas « bénéficié » des uniformes rayés mais de robes récupérées — en été — sur les malheureuses d'Europe Centrale, et ornées d'une énorme croix de Saint-André rouge indécousable (le tissu était coupé dessous). Plus encore que la démarche et le port de tête, la bonté émanait d'elle, irradiant. Un mot s'impose — toutes l'ont ressentie — elle était la dignité même.

Elle devait, disait-elle, revenir pour sa famille — marchant et travaillant sans broncher, mangeant, si l'une de ses proches la refusait par dégoût, une deuxième soupe infecte : ne rien négliger pour conserver un minimum de forces. Mais aussi capable — quelle droiture — de me garder mon pain quand j'étais appelée par quelque tâche. Cette femme si frêle était indomptable, presque infatigable. Elle est ressortie du camp indomptée, justement, prête à assumer son rôle de chef de famille.

Mais cela ne suffisait pas à son sens des obligations morales : dès les débuts de l'ADIR, elle y a joué un rôle de fidélité au souvenir des disparues et de constante présence auprès des plus démunies moralement. Elle n'aurait pas manqué un lundi après-midi ou un déjeuner du souvenir.

A partir de sept heures du soir, vestale vigilante, elle répondait à des appels innombrables. Elle a inventé le secours par téléphone.

D'autres diront son rôle dans diverses associations, mais je sais que les mots : attention à l'autre, disponibilité, et toujours et encore dignité, reviendront sous toutes les plumes. Dignité est peut-être le plus important. La sienne nous imposait de nous maintenir droites. On ne pouvait survivre qu'à ce prix — hélas cela n'a pas suffi pour toutes, pourtant remarquables, je pense ici à Yvonne Baratte — mais en tout cas celles qui sont revenues en sont pour toujours redevables à l'exemple de notre Germaine.

Quant à moi, je lui dois la vie, nous avons dormi côte à côte, imbriquées l'une dans l'autre avec Marinette, depuis le wagon, la quarantaine, Torgau, Königsberg.

De retour à Ravensbrück, d'abord au Revier où nous a recueillies la chère Loulou Le Porz et où elle a été pour moi une vraie infirmière sans médicaments, puis, à la suite d'un transport noir, errant dans le camp (où, sans numéro, nous n'avions pas de pain), puis enfin au Strafblock, toujours elle était là, proche, délicate, réconfortante : trop jeune pour être ma mère, elle était la sœur aînée vigilante, aimante, aimée.

Jeanny Rousseau de Clarens

Pour Germaine de Renty (6 mars 1899 - 29 juin 1994)

Ravensbrück - Torgau - Koenigsberg

Germaine de Renty a quitté brusquement et doucement cette terre qu'elle a habitée si longtemps. Discrète et ferme dans sa foi et sa conscience de résistante qui sait la valeur de la dignité, elle nous laisse un exemple qui est une sorte de mot d'ordre pour nous apprendre l'espérance.

Sa vie a été marquée très tôt par « l'épreuve » entre toute qui, comme un porche, nous ouvre le chemin de son histoire. Déportée résistante, comme son mari, elle a porté avec lui le double poids de la condition inhumaine. Lui par la mort au combat, fin 1944 au camp de concentration, signifiant ainsi le prix qu'il fallait payer pour la liberté. Et elle, sa jeune femme est revenue ici pour la vie. Et pas n'importe quelle survie. Mais une vie authentique de mère, puis d'aïeule exemplaire d'une très nombreuse famille, source de courage pour tous et pour ses compagnes d'épreuve dans une fidélité sans faille. Elle fut ainsi vie, source de vie, mais dans un parcours semé d'épreuves.

Puis sur un chemin plus personnel, elle subit progressivement les diminutions physiques d'une longue vieillesse. Ce fut peu à peu la cécité, puis la paralysie de la démarche. Mais jamais cette nuit du corps ne connut le ténèbre de l'esprit. Jusqu'au dernier jour, paisible et forte, elle jugeait avec un esprit intact ce qui se passait dans le monde.

Germaine de Renty nous laisse une double et urgente leçon : celle d'une vigueur de

l'âme sans dureté, par la combinaison en quelque sorte de la foi qui adore, et de la fermeté de caractère qui comprend et qui aide les plus proches et les compagnes de l'exclusion concentrationnaire. Qu'elle demeure par la trace qu'elle a creusée en nous, l'exemple et la présence de la force du cœur. Merci à Dieu qui nous l'a donnée.

J. Sommet s.j.

MARGUERITE MARANDET



En écrivant ces lignes en souvenir de notre amie disparue le 30 juillet dernier j'ai l'impression de l'entendre me dire : *il ne faut pas parler de moi, je n'ai rien fait d'extraordinaire.*

Marguerite en effet, comme la plupart de nos compagnes, était très discrète, secrète même, et évoquait rarement ce qu'elle avait vécu durant la guerre. Et pourtant ! Avec son mari officier d'un maquis de Bourgogne elle participa à la Résistance. Dénoncée, elle fut emprisonnée à Dijon d'où elle fut déportée le 20 août 1944.

Jeune maman, elle laissait une petite fille de quelques mois et nous pouvons imaginer quelle angoisse et quelle souffrance elle avait ressentie lors de son arrestation et quelle fut son inquiétude tout au long de sa déportation.

Arrivée à Ravensbrück le 28 août, elle passera au bloc 26 le terrible hiver 44-45, période durant laquelle le froid et la faim aidèrent encore plus les SS dans leur œuvre de mort. Au mois de mars 1945, alors que la désorganisation la plus totale régnait dans le camp, des transports étaient encore organisés. C'est ainsi que Marguerite se retrouva à Bendorf à la veille de l'évacuation de ce Kommando. Des « anciennes » de Bendorf nous ont fait le récit de cette évacuation hallucinante qui dura douze jours dans un train « fantôme », sans aucun ravitaillement. Combien de nos camarades furent sauvées par la Croix Rouge Suédoise ? Car c'est en Suède que Marguerite fut soignée avant de regagner la France et de retrouver son foyer.

Peu de temps après notre retour nous sommes venues habiter à Versailles. Nos enfants (certains réunis dans des écoles) ne manquaient jamais d'assister à l'arbre de Noël de l'ADIR si généreusement préparé par notre chère Marguerite Billard. Leur joie (11 à nous deux) égayait « notre » wagon de banlieue et réjouissait nos cœurs. Nous évoquons alors nos Noël de guerre, celui de 44, jour le plus triste de notre captivité et, sans aucun doute, le plus douloureux pour nos camarades jeunes mères de famille.

Jusqu'à ce que la maladie ne lui permette plus de se déplacer notre amie fut fidèle à nos réunions. Puis elle resta très attentive à ce que les unes et les autres réalisaient à l'ADIR.

Pendant de longs mois elle lutta contre la maladie avec une très grande force de caractère, faisant même des projets. En juin elle me disait encore son désir de me retrouver durant les vacances dans la région où, comme chaque été, nous devions séjourner l'une et l'autre. Aussi est-ce avec un profond chagrin que je l'ai accompagnée dans le cimetière du petit village du Doubs où elle repose maintenant.

Jacqueline Fleury
Déléguee des Yvelines

JEANNETTE WILKINSON



Une compagne, ancienne de Ravensbrück nous quitte... aussi discrètement, aussi pieusement qu'elle a vécu.

Jeanne Wilkinson était l'épouse de Georges Wilkinson, capitaine du War Office, parachuté à Londres, un de nos premiers, de nos plus valeureux chefs de la Résistance de notre région.

De leurs deux arrestations, de leurs deux déportations, seule notre Jeannette a vécu la victoire et le retour dans une France libérée.

Au sein de notre Association des Anciennes Déportées de la Résistance, elle fut de longues années notre porte-drapeau tant que ses forces le lui ont permis et elle était fidèlement proche de nous en toutes occasions.

Son courage tranquille, son abandon quelques fois devant tant de souffrances morales et physiques, nous la rendaient plus attachante encore, devinant derrière son silence tant de résignation...

Pour toi, Jeannette, la Paix est venue enfin. Que ta chère Brigitte et tous les tiens sachent que nous te garderons en nos cœurs, bien fidèlement.

Texte lu aux obsèques par Yvette Kohler,
Déléguee du Loiret-Centre,
en l'église de la Chapelle Saint-Mesmin

FLORA SAULNIER



venir ému.

Nous serons nombreux à l'accompagner à sa dernière demeure d'Anthy où repose déjà son mari.

Les rangs de l'ADIR s'amenuisent en Haute-Savoie ; espérons que nous pourrions encore tenir un moment.

Jeannette Cilia
Déléguee de Haute-Savoie

CHRONIQUE DES LIVRES

L'Amérique déportée

par Catherine Rothmann-Le Dret

Sous ce titre quelque peu emphatique, l'Américaine Catherine Rothmann-Le Dret nous donne le récit de la vie de l'une des nôtres pendant la seconde guerre mondiale, Virginia d'Albert-Lake. Cette jeune Américaine qui vient d'épouser un Français quand la guerre éclate, a l'habitude d'écrire son journal... Habitude fâcheusement interrompue par la Gestapo...

A son retour, Virginie reprend la plume, et écrit un manuscrit de 220 pages dactylographiées, à la fois très vivant et fourmillant de détails précis : arrestation avec ses aviateurs alliés, prison, Ravensbrück, Torgau, retour à Ravensbrück, le « Petit » Königsberg, retour à Ravensbrück, la tente, le Block 20, vous avez reconnu une « 57 000 » au périple particulièrement meurtrier.

Comment, en février 1945, à deux doigts de la mort — pauvre squelette tondu « ressemblant à Gandhi à la fin de sa vie » dit Geneviève de Gaulle — elle fut sauvée en extremis, vous l'apprendrez en lisant ce livre où vous retrouverez bien des camarades disparues et des événements dramatiques auxquels vous avez été mêlées.

Catherine Rothmann-Le Dret a su avec bonheur, utiliser ces précieux écrits, enrichis d'interviews avec Virginia et son mari Philippe, vérifiés avec la documentation de Germaine Tillion, pour faire œuvre historique et humaine.

A. P.-V.

Pour obtenir ce livre, le commander à votre libraire : *L'Amérique déportée*, par Catherine Rothmann-Le Dret, Presses universitaires de Nancy, 42-44, avenue de la Libération, B.P. 33-47, 54014 Nancy Cedex. (120 F).

Le livre de notre Camarade Chantal Benoist-Lucy : *Sortie de l'Abîme - 1942-1945* (Mémoire d'une déportée), préfacé par Geneviève de Gaulle Anthonioz et illustré par Violette Rougier-Lecocq, est en souscription jusqu'au 15 novembre 1994, aux Editions d'Art et d'Histoire, ARHIS, 54, avenue d'Iéna, 75116 Paris, tél. (1) 47.20.66.76.

Prix de souscription : 125 F l'exemplaire.

Prix public après le 15/11/94 : 175 F.

Dans les deux cas, les frais de port et d'emballage sont à ajouter : 23 F par exemplaire.

Une plaque en souvenir de notre camarade le docteur Adélaïde Hautval sera apposée sur sa maison de Groslay (Val-d'Oise), 2 bis, rue Jules-Vincent, le samedi 19 novembre 1994 à 11 heures.

Un vin d'honneur suivra à la Mairie.

(De la gare du Nord, on a des trains tous les quarts d'heure pour Groslay et on rejoint le 2 bis, rue Jules-Vincent en dix à quinze minutes à pied).

Nos souscriptions

A ce jour, la souscription pour *La mémoire vivante* à transmettre à la **Fondation pour la Mémoire de la Déportation**, a recueilli 27 900 F. Celle pour notre participation au **Comité international de Ravensbrück** s'élève à 22 950 F.

Que toutes nos camarades qui ont répondu à nos appels soient vivement remerciées.

Que celles qui ne se sont pas encore manifestées veuillent bien songer à le faire. Merci d'avance.

Geneviève de Gaulle Anthonioz, profondément touchée par les témoignages d'amitié qu'elle a reçus pour la mort de son mari, remercie ses camarades de leur grande affection qui la soutient beaucoup dans sa peine.

Avis de recherche

Qui se souvient de :

Madame Agnès Holweck-Kirmann décédée à Torgau, le dimanche 24 septembre 1944 ?

Contactez Geneviève Mathieu, 3, avenue de Verdun, 94700 Maisons-Alfort.

L'un des trois déportés ayant planté leur tente sur la falaise d'Arromanches en juin, juillet ou août 1945, recherche l'ancienne de Ravensbrück qui s'était installée près d'eux.

Ecrire à Paul Le Caër, B.P. 300 - 14800 Deauville.

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous regrettons le décès de nos camarades :

Gabrielle-Thérèse Mayor (62 948), Perols, le 14 juin 1994 ;

Germaine de Renty (57 640), Paris, le 29 juin 1994 ;

Jeannette Wilkinson (57 936), Saint-Mesmin, le 22 juillet 1994 ;

Marguerite Marandet (62 943), Versailles, le 30 juillet 1994 ;

Flora Saulnier (35 466), Anthy-sur-Léman, le 10 août 1994 ;

Marguerite Jumont (38 895), Angers, le 15 août 1994 ;

Tania Bolubache-Roux (27 071), Tours, le 27 août 1994.

Paulette Adonis (27 571), Blagnac, a perdu son mari le 17 juin 1994, et son fils, le 29 juin 1994 ;

Geneviève de Gaulle Anthonioz (27 372), Paris, a perdu son mari le 14 juillet 1994.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement

à la Commission paritaire : 31 739

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue, N° 9361